

Je ne pus m'accorder avec eux sur le prix du lait, mais dans les pourparlers qui eurent lieu, je m'aperçus que ces gens en savaient beaucoup plus que moi et tous les miens sur l'élevage des veaux, les soins à donner au bétail, la nourriture et les produits à en tirer.

J'eus alors l'idée, au lieu de leur vendre le lait produit, de les charger de la production du lait. Je les trouvai disposés à cet arrangement et je passai avec eux en conséquence un marché, où il fut stipulé que je fournirais toute l'année aux bêtes une nourriture régulière, complètement suffisante, et qu'eux, chargés de tous les soins à donner aux vaches, me paieraient, à un prix convenu par mesure, tout le lait produit par elles.

Le premier résultat de cet arrangement fut que je me trouvai bientôt dans la nécessité de vendre près de la moitié de mes vaches, car mes Suisses leur donnaient une quantité de fourrage presque double de ce qu'elles avaient eu précédemment, et je pus bientôt me convaincre que tout le produit en fourrage de mon exploitation était loin d'être suffisant pour nourrir ainsi la quantité de bêtes que j'avais eues jusqu'alors.

Au commencement je ne pouvais en prendre mon parti. Moi et mes gens nous nous désespérions de voir mes Suisses exiger, selon la lettre de leur contrat, une telle quantité de fourrage, et du meilleur fourrage. Je savais positivement que j'avais donné précédemment à mes vaches plutôt plus que moins que la quantité de nourriture prescrite par les auteurs. Ainsi tandis que Thaën indique 22 lbs de foin ou l'équivalent pour la nourriture d'une vache de forte taille, je croyais avoir fait beaucoup pour 1. s miennes en leur accordant de 26 à 27 lbs.

Mais si le changement opéré dans le régime de mes vaches était grand, celui qui en résultait pour la production du lait, fut encore plus frappant.

La quantité de lait augmenta successivement et elle parvint au plus haut point lorsque les bêtes eurent atteint cet état de prospérité des vaches grasses rêvé par Pharaon. Alors la quantité de lait parvint au double, au triple, au quadruple et même au-delà. De sorte qu'en comparant le produit nouveau à l'ancien, une tonne de foin ou l'équivalent me produisait 3 fois plus de lait qu'il n'en avait produit avec mon ancienne méthode de nourrir les vaches.

On concevra sans peine que de tels résultats attirèrent particulièrement mon attention sur cette branche de mon exploitation agricole. Elle devint mon affaire de prédilection, l'objet d'observations suivies avec le plus grand soin, et, pendant plusieurs années, je lui consacrai une grande partie de mon temps. Je me procurai même des balances pour peser le fourrage et les bêtes vivantes, afin de pouvoir établir, sur des bases positives, des comptes exacts.

Par mes correspondances, mes recherches, l'observation des faits, les expériences, les essais de toutes sortes, je ne négligeai rien de ce qui pouvait : 1o répandre quelques lumières sur ces faits nouveaux, d'abord incompréhensibles pour moi ; 2o me faire regagner le temps perdu ; 3o et en quelque sorte me consoler d'avoir, pendant

25 ans, consommé presque en pure perte le fourrage de mon exploitation.

La question étant ainsi saisie et approfondie, je ne pouvais manquer d'arriver à des résultats instructifs ; je crois avoir atteint ce but, et je vais exposer succinctement les principes sur l'élevage des veaux et la nourriture du bétail qui sont devenus pour moi des convictions.

Pour donner en une seule fois le résultat des observations de M. Riedesel, nous renvoyons nos lecteurs au prochain numéro de la *Gazette*, et ce n'est pas sans un certain plaisir que nous imposons à leur curiosité cette attente qui, nous l'espérons, va les rendre plus curieux, plus attentifs, plus disposés à étudier, commenter et discuter, au besoin, entre eux ces principes que les auteurs agricoles du plus grand mérite recommandent à nos méditations les plus sérieuses. — (*A suivre*).

Au prochain numéro, *Les convictions de M. Riedesel*.

Souvenirs du pays de nos gens.

Dans un des derniers numéros de la *Gazette* nous signalions à l'industrie laitière vers quel but devaient tendre ses efforts pour se maintenir au premier rang comme industrie payante. En première ligne nous inscrivions comme une nécessité, l'amélioration de la qualité de nos beurres canadiens. Ceux de nos lecteurs, qui auront fait les quelques réflexions que nous aurions été heureux de leur avoir suggéré, ne liront peut-être pas sans intérêt un remarquable article de J. Morière, ancien professeur d'agriculture à l'Académie de Caen.

Dans ses courses à travers le département du Calvados, où il donnait, concurremment avec le célèbre chimiste Isidore Pierre, des conférences agricoles qui ont fait époque, le professeur distingué avait été à même d'étudier à fond la question beurrière. Nous lui laissons la parole :

Le Bessin est le pays à beurre par excellence, Isigny, comme centre de cette production, rayonne entre St-Lô et Bayeux, jusqu'aux abords de ces deux villes. Le beurre d'Isigny arrive à Paris, ou par voie d'expédition directe du fermier au facteur des halles (c'est le plus fin et le meilleur (1) ou par commerçants intermédiaires, qui qui achètent dans, les marchés ou font venir, souvent de fort loin, des produits similaires, en mêlant les *façons* et réexpédient le tout sur Paris, sous le couvert d'Isigny, mais avec une qualité moindre. (2)

Un mot sur les beurres du Bessin, qui ont obtenu à toutes les expositions les plus hautes récompenses, et qui, réunissant la finesse du goût à la propriété de se bien conserver sont considérés avec raison comme les premiers beurres de France.

(1) Cours du marché aux Halles Centrales à Paris le 15 octobre 1879. Cours faibles. Isigny 2 fr. 60 à 6 francs le kilog. Laitiers 2.60 à 3.40 ; Livarot, Bretagne, Suisse et Italie, 2.50 à 2.80. Petits beurres, 1.80 à 2.30 le kilogramme. Ce qui donne de 23 à 53 centins la livre pour l'Isigny, alors que la qualité suivante n'atteint comme maximum que 30 centins la livre.

(2) Ce qui explique la différence des cours extrêmes données dans la note ci-dessus.